

Cette pensée me soulagea, comme si l'on m'eût enlevé un poids énorme de dessus la poitrine, et il me sembla que je vivais d'une vie nouvelle.

Oui, ces images du passé n'étaient qu'un rêve ; je puis encore être heureux, je possède encore toutes ces joies qu'une illusion passagère m'avait enlevées, et mieux que jamais j'en savoure toute la douceur, de même que l'on chérit avec plus de tendresse un ami que l'on revoit après une longue absence. Mais hélas ! les plus belles choses ont le pire destin. Les années, les mois, les semaines s'écoulent, et je vois m'échapper les restes de ce bonheur ; je vois s'envoler une à une toutes les journées de cette vie sereine, comme on voit tomber les feuilles d'une rose que l'on froisse dans sa main. En vain je veux me rejeter en arrière, il faut marcher, il faut courir vers le terme du chemin, où je verrai disparaître pour jamais dans l'abîme du passé la dernière de mes plus belles années. Bientôt va sonner l'heure où il me faudra dire adieu à tout ce qui m'est cher dans cette maison, et porter mes pas loin, bien loin peut-être, de cet asile où j'ai passé le meilleur temps de ma vie. Mais j'en atteste le sentiment le plus cher à mon cœur, le sentiment de la reconnaissance, les souvenirs du collègue resteront gravés dans mon âme. Oui, je veux conserver ce doux trésor, ces gages précieux de mon bonheur d'autrefois. Je veux entendre souvent ces voix du passé, qui me parleront de vous, chers confrères, de vous, maîtres aimés, pour me redire combien il faisait bon d'habiter ensemble, sous le même toit, comme des frères. Je ne connais pas l'avenir que la Providence me destine, mais j'en ai l'assurance, les souvenirs dorés de ma jeunesse feront toujours luire un rayon de bonheur au milieu des épreuves qui rendent la vie amère. Ils seront comme un bain salubre où l'on retrempe ses forces abattues, comme un frais ombrage où l'on se dérobe aux ardeurs du soleil, comme un port assuré où le matelot cherche son refuge au milieu de la tempête.

N.-Z. LORRAIN.